

Syrie

SUR LES TRACES DES CROISÉS

Éprouvée par dix années de guerre civile, la Syrie n'en finit pas de panser ses plaies. Une tragédie humaine qui a fait plus de 400 000 tués dans les combats. Un drame patrimonial aussi pour les vestiges d'un passé glorieux. Des ruines de Palmyre au Krak des chevaliers, l'écrivain Sylvain Tesson s'est rendu sur ces sites exceptionnels témoins d'une Histoire étroitement liée à celle de la Terre Sainte.

Par Sylvain Tesson
et Thomas Goisque (photos)

Le krak des Chevaliers, situé dans l'ouest de la Syrie, sur les derniers contreforts du djebel Ansariya.



Pointes de flèche datant des croisades, découvertes dans la forteresse de Marqab.



Morceaux de cottes de mailles, armures utilisées par les croisés.

Partir, c'est vivre. Le Christ a lancé une sublime invitation : « Viens et suis-moi. » Matthieu y a répondu sans rien demander. Il y a une poésie dans le mouvement, une gloire à ne pas se retourner. Même l'expression « *On se lève, on se casse* » claqué noblement.

En 1095, le pape Urbain II lance à Clermont un appel à prendre la route. Vers où ? L'Orient. Pourquoi ? Pour secourir les chrétiens byzantins et délivrer les lieux de pèlerinage en Terre sainte. Le souverain pontife s'adresse à toute la chrétienté : paysans et chevaux, nobles et manants, marchands et soldats. Les enfants sont conviés.

En Orient, les chrétiens subissent les persécutions musulmanes depuis l'hégire. L'islam est une foi récente, arme de conquête servant à la conduite de l'individu et des masses. Les Fatimides tiennent Jérusalem depuis 970. En 1009, ils ravagent les constructions constantiniennes autour du Saint-Sépulchre. Les Turcs Seldjoukides

Le pape ne parle jamais de guerre sainte, il n'appelle pas à la destruction de l'islam

surgissent à cheval au milieu du XI^e siècle, et remplacent les Fatimides. Ils s'imposent à Bagdad, Antioche, et prennent Jérusalem en 1071.

Le pape ne parle jamais de guerre sainte, il n'appelle pas à la destruction de l'islam. Il ne prononce pas le mot de croisade. Celui-ci sera forgé plus tard, par les historiens, ces entomologistes qui rangent le Temps sur des étagères.

L'élan s'initie, d'abord anarchique. Dès 1095, s'ébranle une colonne de gueux. Savent-ils où ils vont ? Non, le Ciel les guidera à Jérusalem ou à la mort, là où « *Dieu le veut !* » (leur cri de ralliement). Quelques mois plus tard, un pèlerinage armé s'organise. Des seigneurs financent l'opération, on lui donnera le nom de « croisade des barons ». Pendant deux siècles, le sable boira le sang des preux, et l'Histoire

retiendra des noms : Tancrède de Hauteville, Raymond de Toulouse, Godefroy de Bouillon. Des patronymes pour bannières de chrétienté et romans de Pierre Benoit. La vague durera deux siècles jusqu'à la chute de Saint-Jean-d'Acre en 1291, sous le butoir mamelouk.

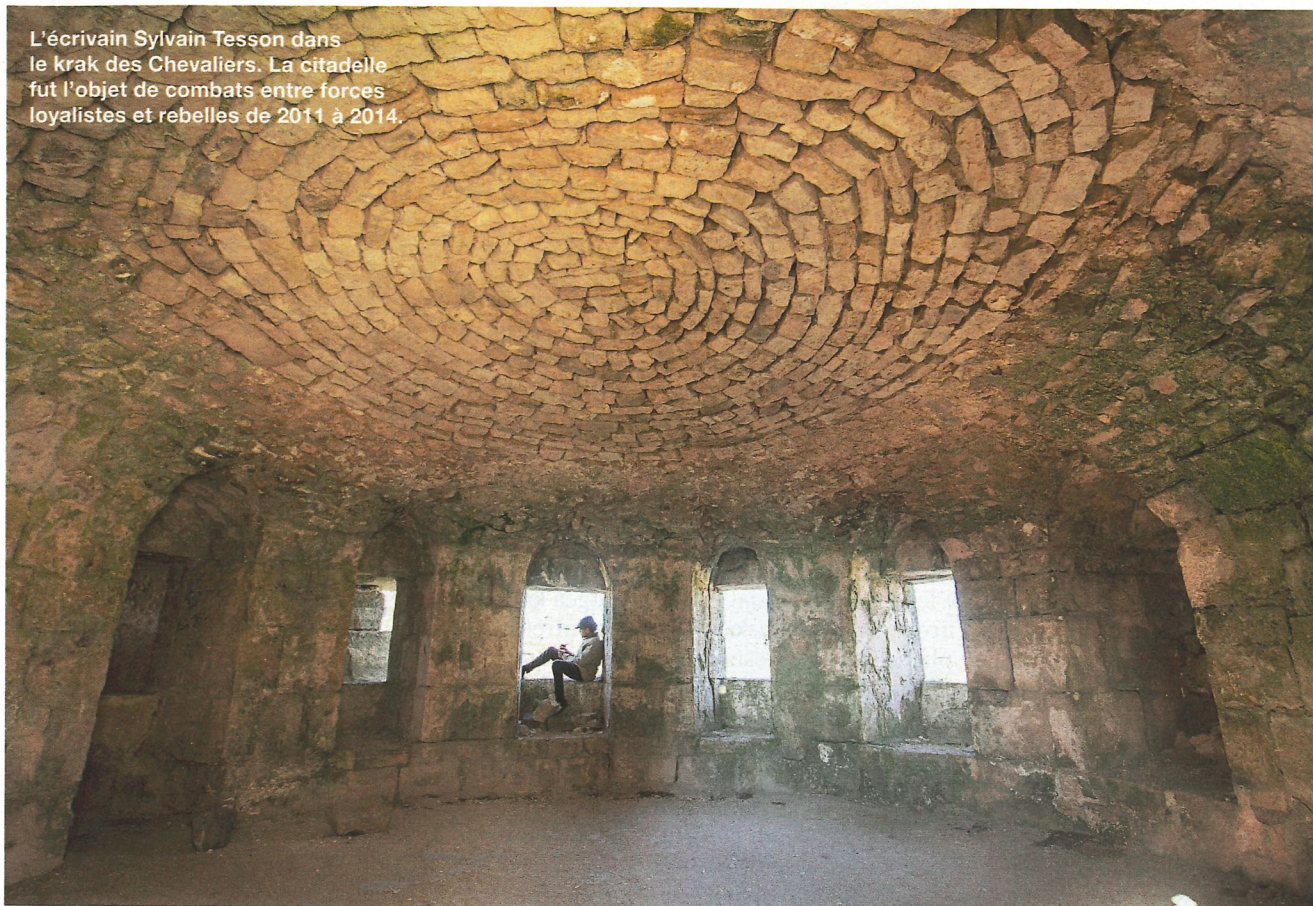
Réparties en flux successifs (les huit croisades des classificateurs), de la Scandinavie à la Sicile, par les champs et par les mers, des troupes hétérogènes coulent vers Jérusalem. C'est un torrent de foi, baroque et fatigant, traversé par la grandeur ou le calcul. Une histoire d'hommes.

LA ROUE DU TEMPS

À l'aube, nous roulons en auto vers le nord, dans le désert syrien. Défilent les quartiers ravagés par la guerre, initiée pendant le printemps arabe de 2011 qui avait soulevé une vague d'enthousiasme démocratique derrière laquelle les islamistes avaient fourbi leurs cimenteries. Nous montons vers la trouée de Homs où soufflent le vent et passent les troupes.

Le long de la route, les portraits de Bachar el-Assad, mornes bornes.

L'écrivain Sylvain Tesson dans le krak des Chevaliers. La citadelle fut l'objet de combats entre forces loyalistes et rebelles de 2011 à 2014.



Hier, la « communauté internationale » le désignait comme la pire créature du globe. Aujourd'hui, sa disparition n'est plus « à l'ordre du jour ». Les chancelleries ont changé d'avis. Les présidents n'appellent plus à la croisade, même démocratique. Le Quai d'Orsay s'est mué en chambre d'enregistrement de ce qui se passe. La politique, ancien nom donné à l'écriture d'un projet, est devenue une méthode de gestion de l'inéluctable. Les humanistes varient, les opinions opinent. Les équilibres économiques se redessinent, les hydrocarbures coulent, c'est le principal. Moscou a rétabli son influence. Washington défendu ses intérêts. L'Europe prouvé son inexistence. Des BTR-80 russes sillonnent les routes. Igor est devenu le nouveau « Casque bleu ». Sans mandat de l'ONU, il s'interpose. À Palmyre, les Russes s'entraînent dans la vallée des tombeaux. Les islamistes ont été défaits. On s'est aperçu qu'il n'était finalement pas bon de s'appuyer sur des djihadistes pour renverser des potentats. Le pouvoir syrien (fêté avant 2011 dans les capitales européennes)

Pour les musulmans, la croisade reste une agression. Pour les islamistes, une forfaiture

a reconquis son territoire. La Ligue arabe parle de réintégrer le monstre. Un jour, le président de la Syrie sera à nouveau invité à Paris. On entendra à la tribune : « *Embrassons-nous, Folleville!* » L'Histoire est le nom que les puissants donnent à leur valse.

QUAND ON AIME, IL FAUT PARTIR

Nous approchons du djebel Ansarieh. Dans la chaîne de montagnes du nord de la Syrie reposent les fortins kurdes, les citadelles ottomanes et les donjons chrétiens. Masyaf, al-Kahf, Safita, Saône et Marqab : les châteaux sont semés comme des repertoires sur la dorsale rocheuse qui se prolonge vers le Liban. On dirait des îles accrochées aux nuages. Elles rappellent que la vie a toujours consisté à tenir ses positions. Les motifs de l'héraldique de l'Europe

se sont constellés dans le mouvement des croisades : la foi et le salut, « l'aventure et la prouesse » (blasons chevaleresques), l'avidité et la bagarre, la sainteté et la pureté. Parmi les dizaines de millions de forçats de l'absolu, beaucoup furent de simples pèlerins, demandant leur rachat au mouvement. En quelques années, ils firent reculer le Croissant, délivrèrent Jérusalem en juillet 1099. Puis il fallut défendre les États latins d'Orient, d'Antioche, de Jérusalem et de Tripoli. La croisade eut besoin d'une relève pour alimenter les contingents de moines-soldats chargés de garder les verrous. L'appel s'était transformé en système. L'élan était devenu l'Histoire.

Que peut-on comprendre de la *Gesta Francorum* aujourd'hui ? Les temps ont changé, c'est-à-dire vieilli. Le sacré déterminait la marche des hommes. Chaque chroniqueur a pris soin, depuis l'appel d'Urbain, de voir ce grand mystère médiéval à travers sa seule lorgnette. Pour les musulmans, la croisade reste une agression. Pour les islamistes, une forfaiture dont l'Europe n'aura jamais fini de

Pour les croisés, ces châteaux magiques furent le symbole de leur faiblesse comme le siège de leur pouvoir

payer le prix. Pour les mahométans belliqueux de nos cités françaises, l'occasion d'appeler « *croisés* » les Gaulois souchiens. Pour les Turcs d'Erdogan, une justification de plus pour dépecer l'Arménie. Pour les marxistes, indifférents au fait que les croisades ont appauvri leurs initiateurs, un accaparement capitalistique. Pour les chrétiens de cœur, un pur acte de foi. Pour les chrétiens contrits, le motif de la honte. Pour les Byzantins, une visée de Rome destinée à réunir Grecs et Latins séparés par le schisme de 1054. Pour les esprits raisonnables, une reconquête plus qu'une conquête.

Et si la croisade était plus simplement « *une phase de la lutte de l'Europe contre l'Asie* » (René Grousset), ce combat très ordinaire « *De Jésus et d'Omar, de la croix et du glaive / De l'auréole et du turban* » (Hugo, *Les Orientales*). En ce XXI^e siècle, l'islam progresse. Il emporte des victoires cartographiques, démographiques, emplit le vide spirituel laissé par le nouvel ordre cybermercantile. Les chrétiens d'Orient disparaissent. Le balancier oscille, le monde se réarme, les équilibres fluctuent. On peut se consoler avec Nerval : « *Le temps va ramener l'ordre des anciens jours...* » Ne rêvons pas. Le rêve le plus long de l'Histoire, fusion de l'Orient et de l'Occident n'est pas pour 2022.

Ô BATAILLES, Ô CHÂTEAUX

Nous montons vers le krak des Chevaliers. Le nom arabe du krak, Qal'at al-Hosn, signifie « la forteresse imprenable ». Les croisés y parvinrent en 1099, sur la route de Jérusalem. En 1144, les Hospitaliers en assurèrent la garde et repoussèrent les assauts turcs

au XII^e siècle. Même Saladin, fort de la prise de Jérusalem, ne réussit pas à le conquérir en 1188 et dut se consoler en pillant le territoire du comte de Tripoli. C'est le mamelouk Baybars, tombeur de la chrétienté d'Orient, qui vainquit le krak en 1271. Les populations locales s'installèrent alors dans la forteresse jusqu'en 1934, date à laquelle l'administration française du « mandat syrien » relogea les habitants dans le village des contreforts et initia la restauration du monument. Pour les Francs, les places fortes de la montagne protégeaient la côte où passait la croisade et permettaient de contrôler l'arrière-pays, domaine des ombres. Une fois pris Antioche, Jérusalem et Saint-Jean-d'Acre, les croisés connurent un défi plus grand que le voyage qui les avait amenés : tenir la constellation de forts. Partir est glorieux, cheminer distrayant, demeurer difficile.

Militairement, l'expression « tenir un pays » signifie surveiller l'horizon et défendre des garnisons. Les soldats du XXI^e siècle, en Afghanistan, au Mali, en Irak sont soumis à ce principe antique : ils tiennent des check posts entre les bases. Le reste est la patrie du vide où flotte l'insurgé. Dans la FOB de l'Otan comme dans le krak, s'enfermer permet de se persuader qu'on contrôle le territoire en attendant de recevoir un jour l'ordre d'évacuer. Seul changement depuis la guerre médiévale : le ciel. On le priaît dans les châteaux. Aujourd'hui, on le « tient » grâce aux avions.

Les croisés s'enfermèrent et surveillèrent les paysages. Ils perdirent la bataille démographique. Leur effectif ne put jamais exercer un vrai contrôle du royaume. Ces châteaux magiques furent le symbole de leur faiblesse en même temps que le siège de leur pouvoir. Ils habitaient la tour, mais ne tenaient pas l'échiquier. Saladin reprit Jérusalem, unifia les forces musulmanes d'Égypte, de Syrie et de Mésopotamie. Antioche tomba et les chevaliers refluant à

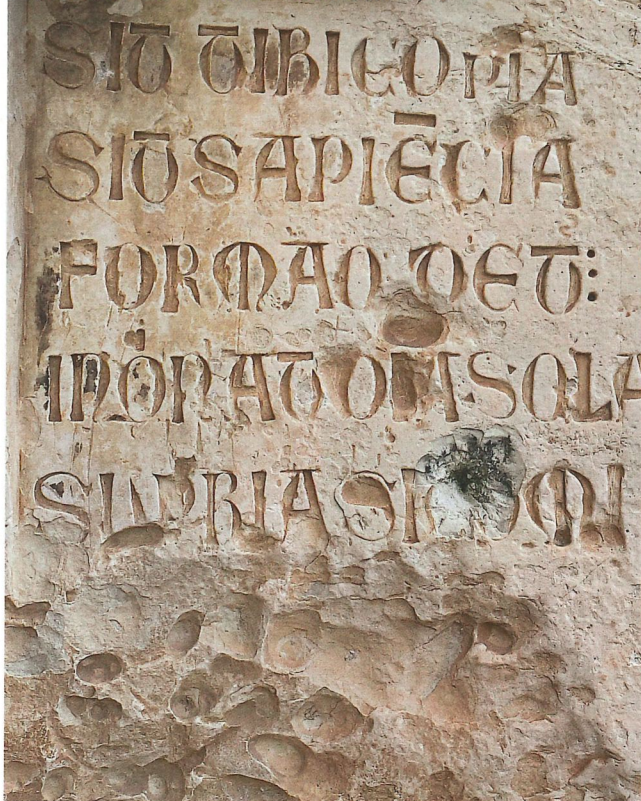
Tartous durent quitter la Terre sainte à la fin du XIII^e siècle. Ils avaient déperé de trop s'être empierrés.

Pendant la guerre de 2011, les djihadistes s'entraînèrent dans les volumes du krak. Les déprédations sont légères. Il aurait fallu un bombardement russe, comme celui qui détruisit le quartier de l'est d'Alep, pour réduire le bastion. Nous circulons dans le vaisseau où vivaient jusqu'à 2 000 cavaliers francs. Le gardien des lieux nous guide en boitant par les contrescarpes. Des ouvriers, menés par des archéologues hongrois, restaurent un soutènement à l'ouest du réservoir de la citadelle. Notre guide nous conduit jusqu'à une salle de la cour basse, où il dit avoir été torturé par les islamistes. « *Là ! Le clou où ils m'ont ligoté et battu pendant quatre jours.* » L'armée loyaliste a repris le krak en 2014.

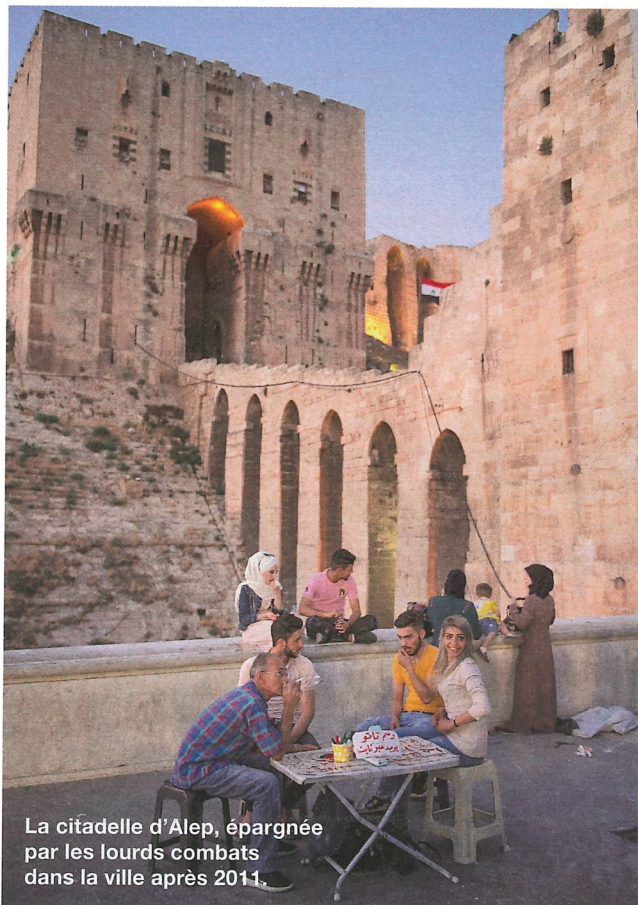
DONJONS ET NUAGES

Nous poursuivons la revue des verrous. Les Byzantins se défendaient de l'islam depuis quatre siècles. Les Francs développèrent les postes déjà édifiés. Passé l'élégante tour de Safita, point névralgique de la surveillance littorale. Puis la forteresse de Marqab, tenue par les Hospitaliers en 1186. Depuis les crénelures, vue sur la base navale russe de Lattaquié. Un débouché sur le *Mare Nostrum* est crucial pour Moscou. Les Russes – c'est leur malheur – ne font pas partie de ce nostrum-là. Le port justifie les efforts du Kremlin en faveur de Damas. La chapelle gothique de Marqab sert de centre opérationnel à l'équipe d'archéologues. Encore des Hongrois : ils s'y connaissent en fortifications contre le Croissant. Les

Inscription dans le krak des Chevaliers :
« Grâce, sagesse et beauté te soient données,
mais garde-toi de l'orgueil qui ternit tout. »



Dans la foretresse de Marqab,
cette archéologue présente le crâne
d'un croisé transpercé par une flèche.



La citadelle d'Alep, épargnée
par les lourds combats
dans la ville après 2011.



La forteresse médiévale
de Margat, non loin
du port de Baniyas.

vestiges de fresques dans l'absidiole nord ont traversé les guerres. L'archéologie, science héraclitienne : tout passe, tout s'efface, tout se recouvre. Zineb, qui a fait ses études à Budapest, nous exhibe un crâne. « *C'est un croisé, tué sous les remparts, d'une flèche dans l'orbite* », dit-elle. Le chevalier n'a sans doute jamais imaginé pouvoir être un jour l'objet des soins d'une jeune Syrienne. On dirait l'histoire d'amour entre un Franc et une musulmane contée par Barrès dans *Un jardin sur l'Oronte*.

Saône, à 30 kilomètres, apparaît au bout d'un plateau de broussailles. Nous approchons du fossé creusé par les chrétiens. C'est une entaille dans le karst, profonde de 30 mètres où subsiste une aiguille destinée à porter le pont d'accès. Après la victoire de Saladin, ces positions templières ou hospitalières devinrent des places défensives. La chrétienté y attendit son coup de grâce.

LES DIEUX QUE NOUS PLEURONS

À al-Kahf, cœur sauvage du djebel, nous découvrons l'une des retraites du « Vieux de la montagne », chef de la secte chiite des ismaéliens, connue sous le nom d'armée des Assassins, que les croisés tentèrent d'approcher dans la vaine espérance de nouer des alliances. Les falaises, les gorges, les forêts noires, le soleil dans le silence : quintessence du nid d'aigle. Ce fut la dernière place forte ismaélienne à tenir tête aux Arabes. En 1197, Henri de Champagne, roi de Jérusalem, visita le château et rencontra le successeur du « Vieux de la montagne ». Pour prouver aux Français le parfait dressage de ses guerriers, l'ismaélien ordonna à deux de ses hommes de se jeter dans le vide. Ce qu'ils firent sans barguigner. On longea le précipice derrière un parapet de ronces, songeant à ces hommes qui se tuent avec passion, ivres de Dieu, de shit et de mépris du monde.

Puis nous croisons plein est, vers Palmyre. Nous entrons dans la plaine brûlante. Vers le Levant, on remonte le temps. Par la route des caravanes

À Palmyre, la ruine est la grimace que les gloires du passé adressent à nos agitations fragiles

de l'Euphrate, nous roulons vers l'oasis qui connut sa gloire romaine sous Auguste. Des convois militaires roulent vers l'Euphrate, où les islamistes ont été défaits en 2017 par l'effort d'une coalition américaine, syrienne et kurde, dont l'entente ne se justifiait que par l'exécration d'un ennemi commun.

Pas un champ de ruines n'est étranger à François, le technicien français qui nous accompagne. Il sillonne les sites antiques pour Art Graphique & Patrimoine. Depuis vingt-sept ans, cette entreprise française, créée par un tailleur de pierre au physique de compagnon médiéval, Gaël Hamon, met les techniques de « *numérisation et de modélisation 3D au service de la conservation du patrimoine* ». La réalité augmentée offre aux architectes et aux chercheurs des reconstitutions virtuelles des monuments. Flèches incendiées, temples dynamités : c'est la nouvelle course de vitesse des temps modernes. La 3D aura-t-elle le temps de rassembler ce que l'homme moderne détruit par impéritie ou idéologie ? À Palmyre, l'État islamique a pulvérisé le temple de Bêl à l'été 2015, avant que les Russes ne reprennent la ville en 2017, repoussant les islamistes sur les rives de l'Euphrate et convainquant au passage les Européens qu'il était raisonnable de ne pas confondre les fous d'Allah avec des « rebelles ».

Paul Veyne se félicitait de la conservation 2.0 des splendeurs évanouies. Pour lui, la modélisation permettrait de transmettre l'amour des arts aux générations futures. Pour nous, stégosaures des vieilles forêts, ces techniques ne rendront jamais rien du rayonnement des pierres. Cette nuit,

bivouaquant sous les colonnes de l'enceinte du temple de Bêl, dont seule la porte a survécu à la déflagration islamique, les ruines semblent plus belles que leur plasma numérique.

Dans le matin déjà brûlant, nous sillonnons la forêt de pierres roses, passons devant les ruines du temple de Nebo, remontons la colonnade, entrons dans le théâtre où les écoliers assistent à un spectacle. Les danseurs figurent un chapitre de l'histoire syrienne, des Achéménides aux Alaouites en passant par les Fatimides et les Omeyyades. Ni les adorateurs du Sol Invictus ni les chrétiens ne sont représentés. Nous laissons dans notre dos le tétrapyle dynamité par les sapeurs mahométans en 2017 et nous dirigeons vers l'ancien camp de Dioclétien.

Qu'est-ce qui nous émeut dans ces blocs défaits ? La préfiguration de ce qui nous attend. Chateaubriand dans *Le Génie du christianisme* : « *L'homme n'est lui-même qu'un édifice tombé, qu'un débris du péché et de la mort...* » La vie est une entreprise de démolition, autant s'en consoler devant la splendeur blessée des ruines. Cette nuit, les chapiteaux de Zénobie me servaient de table de nuit. Les pierres semblaient susurrer : « *Toi, petit homme qui veux t'augmenter, balancer ta généalogie et te faire dompter par la puce, sache que nous sommes là depuis des siècles, silencieuses, fières de ce que nous fûmes, solides devant ce qui vient.* » Proust, informé que le progrès deviendrait une cataracte de catastrophes, avait ce mot terrible : « *À peine né, le nouveau est détruit [...]* La ruine est l'état même des choses modernes. » À Palmyre, la ruine est la grimace que les gloires du passé adressent à nos agitations fragiles.

Les populations de Syrie luttent au bord du gouffre humanitaire, étouffées par le blocus, mal nourries par la production agricole de la plaine de Tartous et rarement approvisionnées par les cordons d'importation de Jordanie ou du Liban. Devant ces malheurs, il y a quelque chose de snob à lire Proust sur les ruines. Mais

À Noël, le dernier carré des chrétiens de Syrie répétera les vieux gestes d'accueil d'un nouveau-né, l'enfant de la nuit et de la paille

est-ce si salaud de considérer que l'homme, une fois le pain pourvu et les factures payées, aura besoin de rechercher le temps perdu ?

Le mois d'octobre touche à sa fin. Ici, dans deux mois, sur la terre syrienne, des chrétiens célébreront la Noël, dans les chapelles d'Alep, de Homs, de Damas ou de Maaloula. Melkites, syriaques catholiques, Arméniens, Chaldéens et Grecs orthodoxes prieront dans la nuit pour leurs frères emportés par la mort ou l'exil. Le père Toufik officiera dans l'église du couvent Saint-Serge-et-Saint-Bacchus de Maaloula. Là, sous les voûtes blondes de la plus ancienne église de la chrétienté encore en activité, il invoquera le retour du climat de la grâce sur son village martyrisé par les islamistes.

Sur 1,5 million de chrétiens présents en Syrie en 2011, la moitié a disparu. Restera-t-il seulement des chrétiens

en Orient dans dix ans ? Plutôt que d'afficher sa belle mélancolie combattante, Mgr Pascal Gollnisch, directeur général de l'Œuvre d'Orient préfère rappeler dans une tribune qu'il faudrait écouter « *le cri des pierres* ». Non pas qu'elles criassent vengeance : « *Elles crient contre l'oubli.* »

LES RUINES ONT UNE MÉMOIRE

Au-dessus des ruines, le ciel. À Noël, le dernier carré des chrétiens de Syrie, présent sur cette terre depuis les chevauchées de saint Paul au I^{er} siècle, répétera les vieux gestes d'accueil d'un nouveau-né très pauvre, qui avait l'air de l'enfant de la nuit et de la paille. Dieu n'avait pas besoin de signes de fureur pour dépêcher sa force. Les prêches de Jésus changèrent la face du monde, sans que jamais retentit d'appel à la guerre.

La venue de l'Enfant éclipsa le règne de Jupiter. Sa parole traversa le désert

et les mers, projeta des chevaliers francs sur les promontoires de l'Oronte, et rappelle toujours au monde que l'amour et le pardon provoquent des ondes de choc supérieures à celles des ceintures d'explosifs.

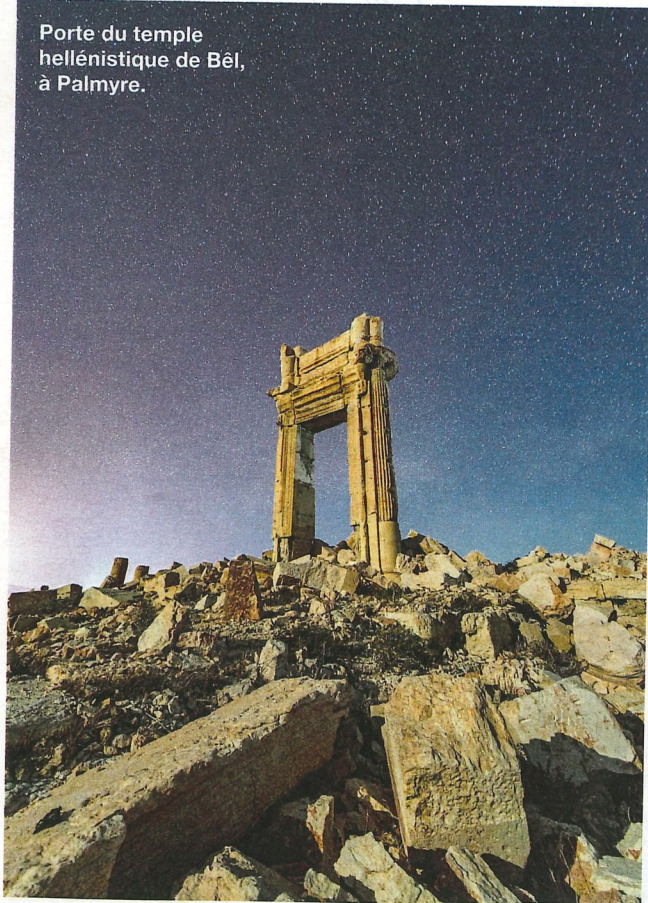
La Syrie est la terre où s'élèvent depuis deux mille ans les plus anciens chants de Noël. La voix pour l'instant faiblit. Elle est attaquée par le règne de la quantité, de la marchandise, de la brutalité et de la laideur. Mais personne ici, entre le djebel et le wadi, n'oubliera ce message réverbéré par les pierres blanches des absides : après la Noël viennent toujours les Pâques.

Les ruines ont leur noblesse car elles ont une mémoire. ■ Sylvain Tesson

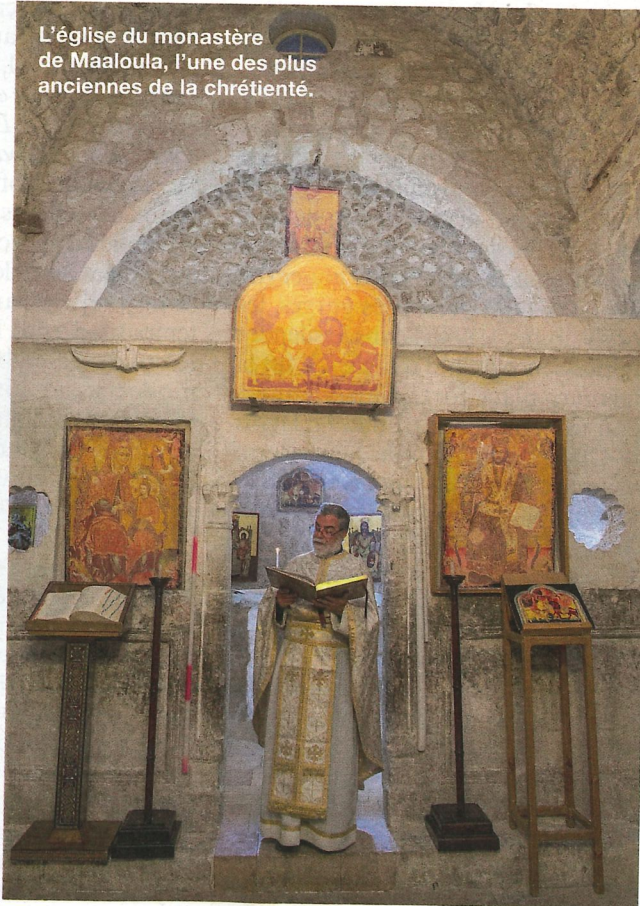
À lire : *Histoire des croisades* de Jacques Heers, Perrin, 336 p., 22 €.

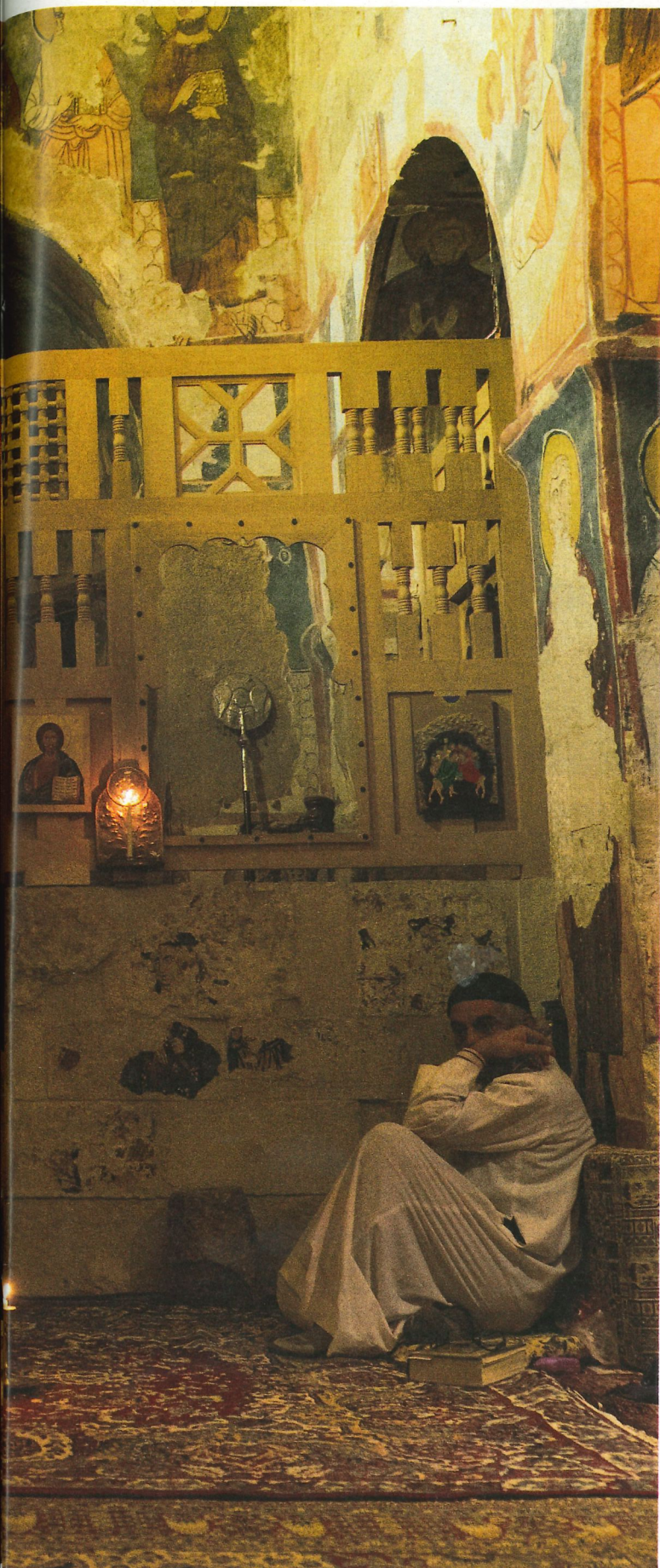
Ruines. Représentations dans l'art de la Renaissance à nos jours, de Michel Makarius, Champs/Flammarion, 320 p., 12 €.

Porte du temple hellénistique de Bêl, à Palmyre.



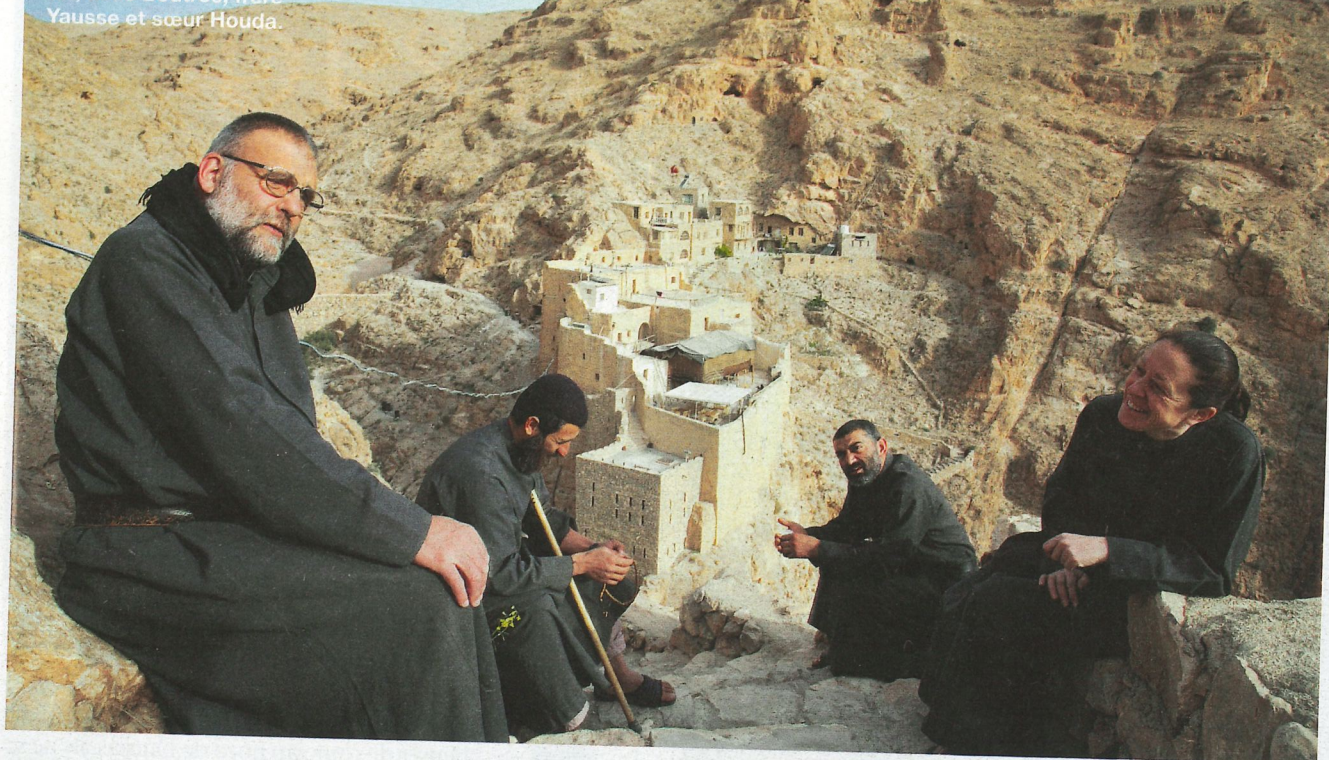
L'église du monastère de Maaloula, l'une des plus anciennes de la chrétienté.





Lis vivent perchés dans leur monastère. Surplombant un plateau désertique, à deux heures de route au nord de Damas, ils ne se résignent ni à la guerre ni au désespoir. Syriens de naissance ou d'adoption, ces sept hommes et femmes sont restés accrochés à leur blonde montagne tandis que le pays traversait l'enfer, dix ans durant. « *Au plus fort des combats, raconte sœur Houda, flurette religieuse syriaque catholique qui vit là, depuis vingt-huit ans, à flanc d'infini, on voyait les missiles voler et on entendait les bombardements. Nous avons soupesé la question de partir, de quitter le monastère. La décision de rester a été unanime. Elle s'est imposée, dit-elle tout en s'agitant dans l'étroite cuisine où deux bouilloires métalliques tintent sur le feu. Nous appartenons au peuple syrien qui souffre et sommes profondément solidaires avec lui. Les habitants de Nebek (petite ville de 30 000 habitants située à 12 kilomètres du site, NDLR) nous ont dit : "Si vous restez, nous resterons aussi."* » L'Histoire a donné raison à cette poignée de moines et de moniales : tandis que l'hémorragie des chrétiens et des jeunes a gagné toute la Syrie sous l'effet combiné de la guerre et de la crise économique, pas une famille n'a quitté la plaine autour. Pourtant, entre novembre et décembre 2013, durant vingt-cinq jours, les combats ont fait rage à Nebek entre les forces du régime et leurs opposants, causant plusieurs centaines de morts. Très vite, comme par miracle, un pacte de non-agression mutuelle s'est installé. Certainement Mar Moussa y est pour quelque chose. Ce lieu, édifié au VI^e siècle sur la première paroi rocheuse face à l'horizon, est perçu comme un phare de paix. Ce matin de veille de Noël, dans un recoin de la terrasse qui surplombe le désert, frère Youssef, grand gaillard barbu,

En 2008, cinq ans avant d'être kidnappé, le jésuite Paolo Dall'Oglio (à gauche) discute près du monastère qu'il a refondé vingt ans plus tôt, avec Boutros, frère Youssef et sœur Houda.



retire ses chaussures avant d'entrer dans l'église. Comme devant une mosquée, un monticule de savates indique que la prière a commencé. À l'intérieur, la myriade de visages peints en fresque sur les murs, inspirés de la Bible ou de l'histoire locale, semble crier une vérité inaudible. Sur les tapis, les moines, moniales et postulants commencent leur journée en rendant grâce à Dieu pour la vie reçue et le martyre possible. Ils prient aussi pour le fondateur de leur ordre, Paolo Dall'Oglio, dont ils sont sans nouvelles depuis huit ans. Ce jésuite italien qui aurait aujourd'hui 67 ans a été kidnappé à Raqqa par l'État islamique, le 29 juillet 2013. Porteur d'une vision considérée comme prophétique sur l'harmonie entre chrétiens et musulmans, ce spirituel tonitruant laisse un vide béant derrière lui. En dépit du temps écoulé et de l'absence du moindre indice sur son sort, les membres de la communauté espèrent, à tout instant, voir ressurgir sa haute silhouette massive. Elle apparaît parfois en songe, à la lueur d'une bougie vacillante, dans son aube blanche, près du baptistère où il s'installait souvent en tailleur pour méditer. « Je sens sa présence très fortement. Et je n'attends pas davantage », confie frère Jacques, son premier disciple dont le dos s'est voûté depuis l'année 1986 où il a rejoint le projet fou de Mar Moussa, alors une ruine à ciel ouvert.

LE PAPE ET LES SERVICES SECRETS

« Un jour, il frappera à la porte du monastère et arrivera par surprise, sourit sœur Houda, en sortant de l'église d'un pas aérien. Nous l'attendons. Paolo verra alors que nous lui avons aménagé une chambre et aussi un nouveau bureau avec ses livres. Il y sera bien. » La disparition de cette personnalité qui rayonne au-delà des frontières a laissé orphelins les dizaines

de milliers de personnes qui l'ont connue durant les quarante dernières années. Rien, ni les appels du pape ni l'activisme des services secrets européens, n'a fait apparaître le moindre indice sur les conditions ou l'issue de sa détention. Cette énigme fait écho aux 100 000 personnes disparues depuis le début de la guerre en 2011, et dont on reste sans nouvelles à travers le pays.

CRÉÉS POUR ÊTRE LIBRES

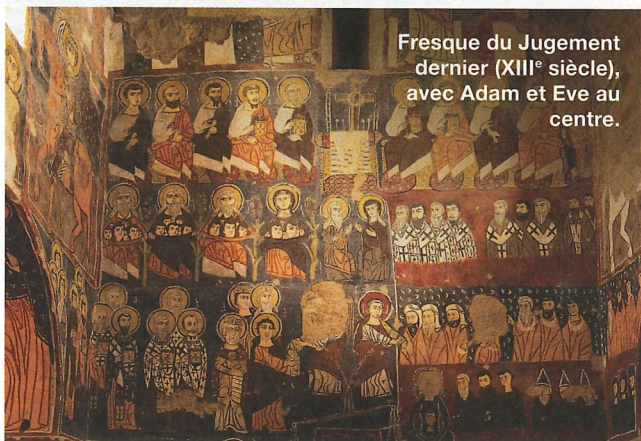
Mar Moussa, apparemment en arrière-ligne, a été touché de plein fouet par la brutalité de la guerre. « On ne peut pas laisser se volatiliser un être humain sans savoir ce qui lui est arrivé. Ce n'est pas possible, s'enhardit frère Jacques. La seule chose que je souhaite est que Paolo ne soit plus vivant, poursuit-il le regard soudain comme traversé par une vision terrible. Il ne faut pas qu'il souffre dans une prison ou soit soumis à la torture. Cela irait à l'encontre du projet de Dieu pour l'homme. Nous sommes créés pour être libres. » Marquant un temps de silence et enfonçant son regard dans le lointain, le prêtre conclut : « Si Paolo est vivant, alors je crois qu'il est en train d'écrire un nouvel évangile pour l'humanité. » Assis à ses côtés, sur la terrasse que balaie un vent tiède, frère Jihad, moine syrien de 44 ans ayant grandi dans une famille chrétienne modeste, nouveau prier de la communauté, renchérit : « Un homme comme lui ne peut pas mourir », sans préciser s'il fait référence à une mort symbolique ou corporelle. Chacun observe un temps de silence, comme si ces mots répandaient un onguent consolant sur les blessures à vif du petit groupe. Ces dernières années où la guerre saccageait le pays, il est arrivé que le manque de Paolo Dall'Oglio s'engouffre plus



Sœur Houda dans la bibliothèque composée de plus de 10 000 livres.



Dans le désert entre Damas et Homs.



Fresque du Jugement dernier (XIII^e siècle), avec Adam et Eve au centre.



Chaque soir, avant la messe, les moines observent une heure de méditation silencieuse.

À l'image de Charles de Foucauld, les moines et les moniales de Mar Moussa sont considérés comme des "amis sûrs" par les musulmans autour

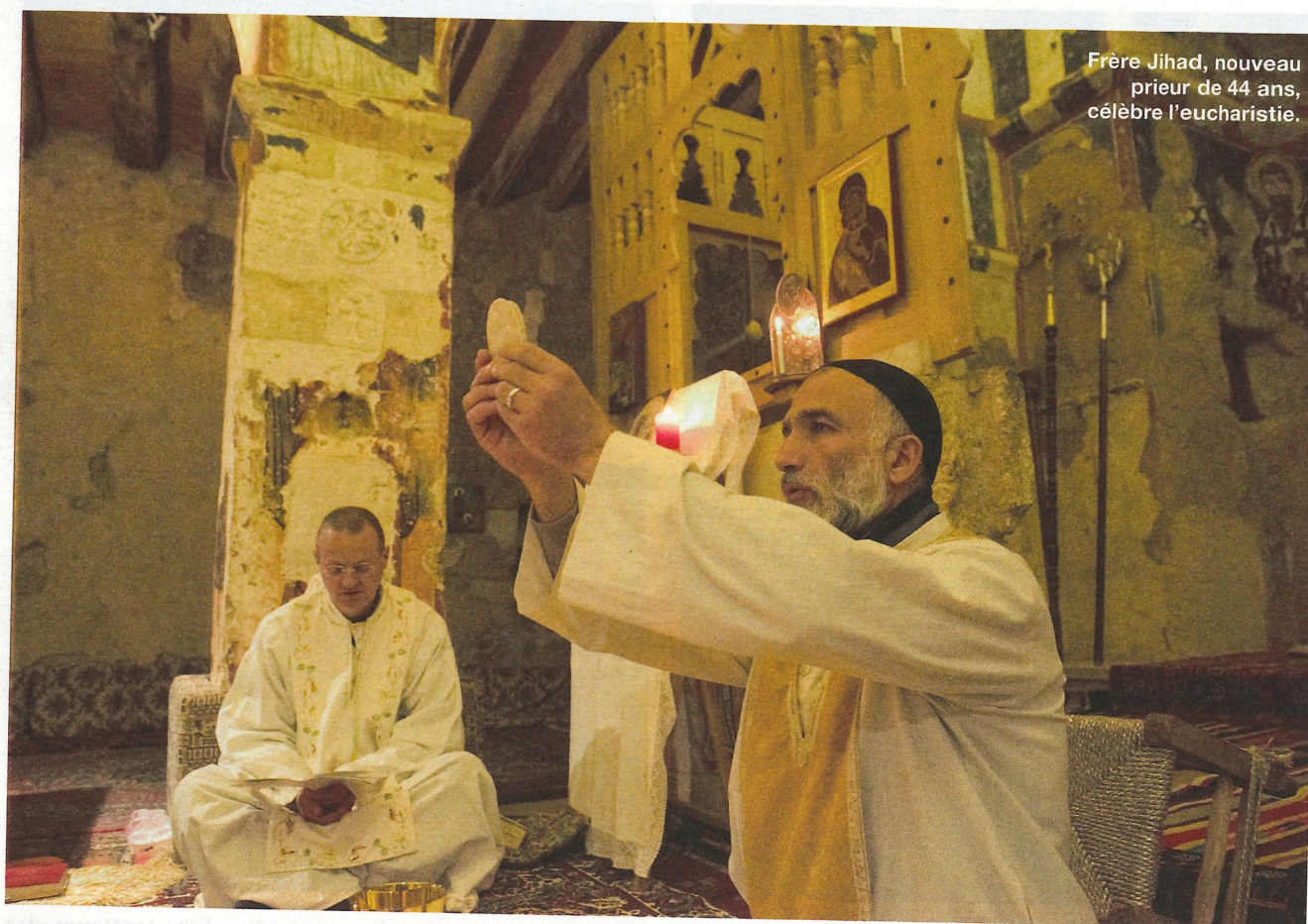
violemment – a fortiori avec le froid de l'hiver – dans les interstices des lourds remparts de Mar Moussa. À l'occasion de la mort d'un ami du monastère ou d'un exil douloureux, de l'enlèvement du frère Jacques Mourad qui a, durant plus de quatre-vingts jours, été l'otage de Daech, ou encore lorsqu'il a fallu prendre une décision importante. « *Dans de telles situations* explique sœur Houda, devenue prieure en 2013 et dont les rides trahissent l'épuisement, *on tente d'agir comme Paolo l'aurait fait s'il avait été avec nous. Je suis sûre que, quand il reviendra, il sera fier.* »

Sous l'impulsion de ce jésuite, né à Rome et qui s'est senti « *appelé à l'islam* » avant d'être ordonné dans l'Église syriacque catholique en 1984, le site n'a cessé d'être restauré, agrandi, amélioré pour accueillir des visiteurs, sans sélection ni préjugé. Ce fut ainsi que Mar Moussa rayonna, initiant des conversions, des vocations, du discernement. Durant plus de vingt ans, les Syriens de toutes confessions ont grimpé les quelques centaines de marches creusées dans la pierre pour accéder au lieu. Là-haut, un silence propice à l'intériorité s'imposait. Dans ce désert habité, ils rencon-

traient des voyageurs étrangers, des globe-trotteurs, des amoureux du patrimoine, des mystiques, des orientalistes ou des retraitants. Et, sous le ciel étoilé, face au panorama immense, les échanges s'avéraient souvent plus intenses, libres et inspirés que dans le brouhaha trépidant des faubourgs des grandes villes alentour. Jusqu'à aujourd'hui, la messe et les prières sont dites en arabe, langue liturgique de l'Islam qui forme un pont entre les deux religions. L'amitié islamo-chrétienne ainsi tissée, quoique toujours fragile, s'est révélée un efficace rempart contre la violence qui se déchaînait autour.

CONVIVANCE ISLAMO-CHRÉTIENNE

Composée aujourd'hui de neuf membres et de quelques candidats qui souhaitent le devenir un jour, la communauté continue à bâtir une « *convivance islamo-chrétienne* » dans le sillage de Charles de Foucauld et de son disciple, Louis Massignon. L'idée maîtresse est, comme le préconisait le prêtre du Hoggar il y a plus d'un siècle, que les chrétiens soient perçus comme des « *amis sûrs* » pour les musulmans. Qu'ils vivent, travaillent ensemble, s'aiment et éventuellement prient leur Dieu unique commun, celui des trois religions abrahamiques. Loin de tout syncrétisme ou relativisme, chacun dans sa tradition cherche la voie pour entrer en contact avec la foi de l'autre. Arrimés à des connaissances théologiques solides, fruit de dix ans d'études à l'université pontificale grégorienne de Rome, les moines et moniales de Mar Moussa se vouent ainsi au dialogue, corps et âme. « *Pour moi, l'islam est une religion qui a été voulue par Dieu*, explique frère Jacques, enroulé dans son foulard anthracite, sirotant un thé fumant. *Aujourd'hui, les radicaux, Daech et*



Frère Jihad, nouveau
prieur de 44 ans,
célèbre l'eucharistie.

“En tant que créature de Dieu, je désire la mort dans la mesure où j’aime la vie, et non pas pour accélérer sa fin”

les autres veulent la détruire de l’intérieur. Il faut la sauver. » La guerre et la crise de la Covid ont isolé Mar Moussa. Il faut désormais franchir deux check-points dans le désert, sortes de cahutes colorées et surmontées d’un imposant portrait du raïs Bachar el-Assad, pour gagner le monastère. La zone est surveillée car elle est stratégique, située entre Damas et Homs, à proximité de sites militaires sensibles. « Pendant plusieurs mois, nous n’avons pas pu circuler sur cette unique route qui nous relie au monde. Nous devons annoncer nos trajets à l’armée qui, autrement, avait pour consigne de tirer sur nous », explique sœur Houda. D’un bond, elle se lève pour proposer à chacun quelques gâteaux d’Alep, et poursuit en anglais : « Nous avons dû inventer une nouvelle façon de vivre. Puisqu’il n’était plus possible pour les personnes de venir jusqu’à nous, nous sommes allés à leur rencontre, chez eux. » Deux pièces du monastère captent le Wi-Fi, avec un faible débit, ce qui permet aux religieux de communiquer avec le monde extérieur à certains moments choisis de la journée.

L’EXEMPLE DE TIBHIRINE

Contre toute prudence, à l’instar des sept moines de Tibhirine au milieu des années 1990, ils ont fait le choix de rester dans un lieu exposé aux intrusions hostiles. « Je ne crains rien. Je suis prêt à mourir, affirme le prieur Jihad, dont le prénom, connoté aujourd’hui, signifie « abnégation » ou

« effort sur soi ». En tant que créature de Dieu, je désire la mort dans la mesure où j’aime la vie, et non pas pour accélérer sa fin. C’est-à-dire qu’ayant reçu la vie de Dieu, si la mort survient, bienvenue ! Que Sa volonté soit faite. » À la leur du jour, ces paroles ricochent sur la paroi de la grotte où ont été jetés, au fil des siècles, les ossements des précédents moines et ermites de Mar Moussa. Une cavité profonde, loin d’être remplie, à flanc de roche. Malgré leur sérénité manifeste, les religieux ne cherchent pas le martyre et s’organisent pour l’éviter. « Deux amis musulmans du village sont venus dormir au monastère pendant trois mois, pour nous protéger en cas d’attaque », sourit sœur Houda, qui est issue d’une grande famille damascène et a vécu toutes ces années dans des conditions au-delà du rudimentaire.

Bien sûr, il est arrivé aux moines d’être agressés, menacés, cambriolés. Tous se souviennent d’un homme arrivé un soir à proximité de la bâtisse, et qui a crié de toutes ses forces dans la vallée : « Vous êtes des infidèles, des chrétiens, je vais venir vous tuer. » Un matin aussi, les moines ont constaté que leur tracteur et les 104 chèvres qu’ils soignaient avaient été volés. « Heureusement que nous avons des amis partout, se console frère Jacques, dont l’humilité transparaît. Le lendemain, un habitant d’un village voisin m’a appelé pour me dire qu’il avait aperçu nos chèvres près de chez lui. Je me suis aussitôt rendu sur place, avec la force que Dieu donne, et je suis parvenu, en palabrant doucement, à en récupérer 39. »

*“Les blessures de cette guerre sont
 comme un tatouage sur notre cœur.
 Ce conflit récolte les corps de
 millions de personnes sans assumer
 le fardeau de leurs âmes”*

Dans cette Syrie effondrée, la loi du plus fort prévaut. L'impunité de tels actes provoque, à la longue, une certaine lassitude. En cela, la formation jésuite du fondateur Paolo Dall'Oglio imprègne toute décision. En son absence, chacun reste fidèle à la tradition ignatienne, dans laquelle la conscience personnelle est maîtresse. Outre les cinq consacrés qui exercent aujourd'hui leur discernement à Mar Moussa, quatre autres œuvrent dans un monastère du Kurdistan irakien ou dans la banlieue de Rome où ils réhabilitent des lieux dans le même esprit.

En marchant dans le lit d'un cours d'eau disparu, planté d'oliviers, qui passe près du monastère, frère Jihâd explique dans un français impeccable : « *Les blessures de cette guerre sont comme un tatouage sur notre cœur. Ce conflit récolte les corps de millions de personnes sans assumer le fardeau de leurs âmes.* » Qu'ils aient été victimes ou bourreaux, ou les deux, durant les dix dernières années, les Syriens peinent à trouver aujourd'hui des espaces de parole libre, pour soigner leurs blessures et apaiser leur conscience. Chacun vit avec ses fantômes dans une sorte de sidération que l'obligation de survivre rend plus aiguë encore. La crainte se devine dans le regard des passants des rues de Damas ou d'Alep. La défiance des uns à l'égard des autres constitue le plus lourd impôt du conflit. Les chrétiens, qui composent aujourd'hui seulement 2 ou 3 % de la population, sont souvent éduqués, reliés à une diaspora et, de ce fait, davantage exposés à la stigmatisation. Au cœur du chaos et de l'enfer syrien, ceux d'entre eux qui décident de rester acquiescent à une mission. Celle d'apporter à cette société une présence, une espérance, au risque de leur vie.

APPÉTIT POUR L'EXIL

Les personnalités qui composent le clergé sont des figures capitales pour les chrétiens, des ferments pour leur communauté répartie en une dizaine d'Églises. En Orient, les prêtres, les moines, les évêques ou les patriarches ont un rôle de pasteur socialement stratégique. Dans la crise actuelle, ils donnent le *la* et exercent une responsabilité sur leurs fidèles. Les cas de corruption parmi eux ou les départs ont un impact immédiat sur le groupe dont ils ont la charge, provoquant sa dislocation et un appétit irrépressible pour l'exil. A l'inverse, les missionnaires et religieux de terrain comme les moines de Mar Moussa, les jésuites et les femmes consacrées de Homs, les engagés d'Alep, forgent en leur entourage un goût pour l'enracinement, et une détermination à œuvrer pour rebâtir le pays. Comme d'autres, l'association française de L'Œuvre d'Orient s'active pour encourager les initiatives locales de ce type. Elle finance des centres pour l'étude du soir des écoliers, héberge des groupes de parole à Alep, la grande ville du nord dont une partie est en ruine, fait du microcrédit pour inciter les familles à rester, rebâtit des églises détruites. S'appuyant sur des personnalités reconnues, l'association concourt →

Louise, aveugle & future ingénieure

En désignant UNADEV bénéficiaire
 de votre assurance-vie, vous
 soutenez son projet pour l'avenir.

Par votre geste, tout devient possible !

transmettre.unadev.com

Pour recevoir votre documentation sur les
 legs, donations et assurance-vie, contactez :



Vanessa Pigassou
 Chargée de Relation Testateurs

📞 06 35 88 44 33

✉️ legs@unadev.com

À Mar Moussa, cette année, Noël sera célébré dans une sobriété tout évangélique. Comme une scène de crèche avant l'arrivée des bergers

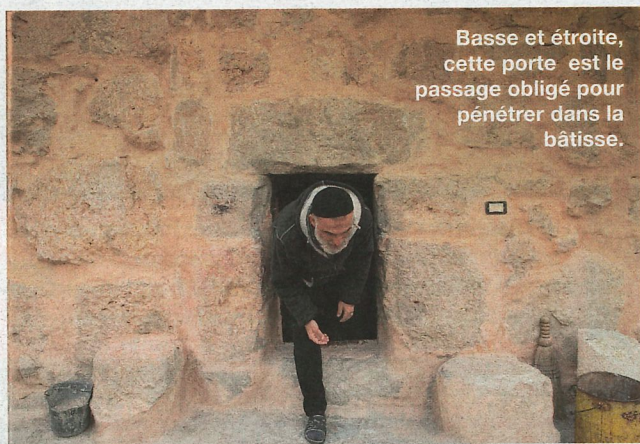
également à la construction d'ateliers de couture, d'écoles de musique ou de garderies, notamment près de Mar Moussa, pour permettre aux parents de travailler et aux enfants d'exprimer leurs traumatismes postconflit. Avec l'aide des donateurs français, deux jeunes hommes, que tout inciterait à l'exil, multiplient la création de salles pour les étudiants qui travaillent en vue d'obtenir leur diplôme. Ces espaces éclairés, chauffés, silencieux et pris d'assaut dès leur ouverture à 9 heures du matin, confirment la motivation de la nouvelle génération à s'extirper du chaos.

À Mar Moussa, cette année, Noël sera célébré dans une sobriété tout évangélique. Comme une scène de crèche avant l'arrivée des bergers : une naissance calme, dans l'intimité de la Sainte Famille. « *Nous limiterons les visites à quatre ou cinq amis, avec qui nous prierons, rirons, chanterons en pensant à tous ceux qui ne peuvent pas festoyer ce soir-là, explique frère Jihad d'une voix enjouée. Noël, pour nous, c'est Dieu qui casse les barrières entre la terre et le ciel. Il envoie Son fils. Il choisit cette porte : en devenant lui-même l'un de nous pour dégager le chemin qui conduit vers Lui.* » Dans les esprits, on devine une question : comment laisser passer l'heureux courant de cette fête quand on sait la dévastation alentour ? Comment contempler la grâce d'un ciel étoilé, la beauté d'un paysage montagneux quand, dans la plaine, dans les villes, tout est bombardé, et

quand, à quelques centaines de kilomètres, certains hommes tuent encore ? La Syrie, exténuée par une crise économique sans précédent, étranglée par les sanctions, n'aura pas le cœur à la fête. Les élans de solidarité ne manquent pas, pourtant : rares sont ceux qui peuvent vivre de leur salaire, du fait de l'inflation galopante, mais personne ne dort dans la rue ou ne meurt de faim. La pauvreté se perçoit partout. La débrouille aussi. Les maisons sont froides, sans chauffage, sans mazout, sans eau, sans électricité. Les enseignantes se lavent les cheveux dans leur école, faute d'avoir accès à l'eau chez elles. Les infirmières dans les hôpitaux terminent les restes des repas de leurs patients. « *Je ne sais pas comment ils s'en sortent, c'est vraiment énigmatique* », s'interroge un jésuite, brillant arabo-phonie de 40 ans qui se consacre à la pastorale des jeunes à Homs.

Autant de ressorts qui laissent penser que le tourbillon de cette guerre en laquelle ont sombré beaucoup d'innocents n'a pas déshumanisé ce peuple ancien, qui vit là depuis plus de vingt-six siècles sans interruption, doué d'une culture continuellement enrichie. Chacun cherche à vivre au mieux, en demeurant fidèle à son histoire et à son appartenance religieuse, dans la dignité. Un peu comme un enfant se sent plus fort lorsqu'il se retient de pleurer. ■

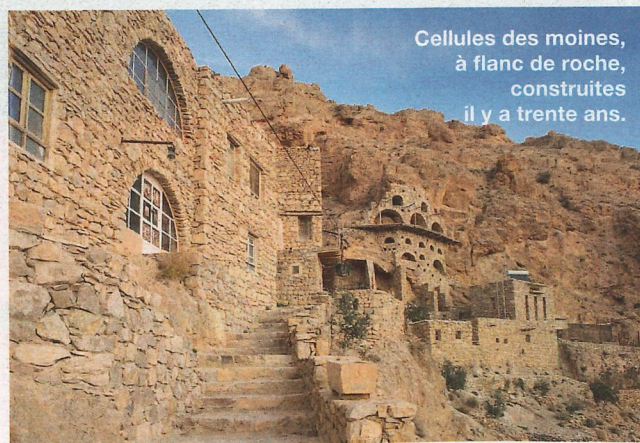
Guyonne de Montjou



Basse et étroite, cette porte est le passage obligé pour pénétrer dans la bâtisse.



Prière dans la grotte où les os des moines ayant vécu ici durant les dix derniers siècles sont emmurés.



Cellules des moines, à flanc de roche, construites il y a trente ans.



La joie affleure dans chaque rencontre. Ici, frère Jihad avec la cuisinière Nadima.